



# Des chiens, des chats... et des livres (de Clifford D. Simak à Mikhaïl Boulgakov... et quelques autres)<sup>1</sup>

COMMUNICATION DE YVES NAMUR

À LA SEANCE MENSUELLE DU 13 SEPTEMBRE 2025

Dans les titres de romans, les animaux – toutes classifications confondues – sont en nombre, et l'envie m'était grande d'en citer au hasard quelques-uns, entre chiens et chats.

Ainsi en est-il du *Chat* de Simenon ou de Vahé Godel, de *La Chatte* de Colette, du *Chat noir* d'Edgar Allan Poe, des *Contes du chat perché* de Marcel Aymé, du *Chat et les pigeons* d'Agatha Christie. Souvenons-nous aussi du *Chat botté* de Charles Perrault et du meunier qui, en héritage, ne laissa à ses trois enfants qu'un moulin, un âne et un chat. Ce dernier revint au plus jeune des héritiers, affublé en marquis de Carabas par le félin et bientôt gendre du roi.

Mais également *Vies de deux chattes* de Pierre Loti, lequel donnait à toutes le nom de « Moumoutte » : « Moumoutte Blanche » dont les cartes de visite mentionnaient « Première chatte chez Pierre Loti » et « Moumoutte Chinoise » ramenée du golfe de Pékin. Un Pierre Loti, pour la petite histoire, qui, s'il fut de l'Académie française, fut également président d'honneur de la Société protectrice des chats, « La Patte de velours ». C'était en 1908.

Souvenons-nous encore du chat nommé François dans *Thérèse Raquin*, du chat Murr dans le conte éponyme de E.T.A. Hoffmann, des chats croisés dans *Ménagerie intime* (1869) de Théophile Gautier, du chat Misti chez Guy de Maupassant, de plusieurs poèmes de Baudelaire dans *Les Fleurs du mal* et de « L'horloge », dans les *Petits poèmes en prose*, dont voici la première ligne que j'aime citer : « Les Chinois voient l'heure dans l'œil des chats<sup>2</sup>. »

---

<sup>1</sup> L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=pFBc0RNfyzQ&t=134s>.

<sup>2</sup> BAUDELAIRE, *Œuvres complètes*, Paris, Robert Lafont, 1980, p. 175.

L'historien et critique littéraire, Hippolyte Taine, s'est également attaché au sujet avec *Vie et opinions philosophiques d'un chat*, paru en 1858 dans la seconde édition du *Voyage aux Pyrénées*.

Au chapitre cinq de cet ouvrage, le chat de Taine rend compte des « chants célestes » qui inspirent ses congénères et qui font des hommes des envieux, c'est-à-dire la vue des étoiles et l'amour.

« C'est sur la cime des toits, dans la splendeur des nuits, quand tout le poil frissonne, que peut s'exhaler la mélodie divine. Par jalousie, ils nous maudissent et nous jettent des pierres. Qu'ils crèvent de rage ; jamais leur voix fade n'atteindra ces graves grondements, ces perçantes notes, ces folles arabesques, ces fantaisies inspirées et imprévues qui amollissent l'âme de la chatte la plus rebelle, et nous la livrent frémissante, pendant que là-haut les voluptueuses étoiles tremblent et que la lune pâlit d'amour<sup>3</sup>. » N'est-ce pas ce à quoi Baudelaire fait allusion dans son poème « Le Chat », lorsqu'il parle de « Cette voix, qui perle et qui filtre / Dans mon fond le plus ténébreux<sup>4</sup> » ? Cette voix, précise-t-il, qui « endort les plus cruels maux / Et contient toutes les extases<sup>5</sup> ».

Et les années passant, le chat d'Hippolyte Taine de nous transmettre cette confiance : « Dégouté des grandes passions, je renonçai à la musique, et m'en retournai à la cuisine<sup>6</sup>. »

Le dernier chapitre de *Vie et opinions philosophiques d'un chat* se termine de la sorte : « Le monde est un grand œuf brouillé. Arrivé à ce degré de sagesse, je n'ai plus rien à demander à la nature, ni aux hommes, ni à personne, excepté peut-être quelques petits gueuletons à la rôti-soire. Je n'ai plus qu'à m'endormir dans ma sagesse ; car ma perfection est sublime, et nul chat n'a pénétré dans le secret des choses aussi avant que moi<sup>7</sup>. »

\*

Ce n'est pourtant pas du chat que je vais vous entretenir plus longuement, mais bien du chien et des romans de Clifford D. Simak, Mikhaïl Boulgakov et quelques autres.

Cela dit en passant, le chien peut également s'enorgueillir de figurer sur de nombreuses couvertures de romans. Et, sans être exhaustif et sans mentionner ici les auteurs belges (j'y reviendrai plus tard), je citerai volontiers *Un chien à ma table* de Claudie Hunzinger (Grasset, prix Femina 2022), *Un chien de saison* de Maurice Denuzière

---

<sup>3</sup> Hippolyte TAINE, *Voyage aux Pyrénées*, Paris, Librairie Hachette, 1889, p. 469-470.

<sup>4</sup> BAUDELAIRE, *op. cit.*, p. 37.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>6</sup> Hippolyte TAINE, *op. cit.*, p. 470.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 479.

(Fayard, 1979), *Histoire de chiens* de Bernard Clavel (Albin Michel, 2000), *Chien blanc* de Romain Gary (Gallimard, 1970), *Vie du chien Horla* de Renaud Camus (P.O.L., 2003), *Maître et Chien* de Thomas Mann (1918), *Chien 51* de Laurent Gaudé (Actes Sud, 2022), *Lettre à mon chien* de François Nourissier (Gallimard, 2002), *Le chien des Baskerville* d'Arthur Conan Doyle (1902), et évidemment *Chiens perdus sans collier* de Gilbert Cesbron (Robert Laffont, 1954) qui était dans nos cartables d'adolescents. Ils sont ainsi des dizaines à montrer leurs truffes sur les livres... quand ce ne sont pas leurs prénoms ! Pensez à *Jules* chez Didier van Cauwelaert, à Roger Grenier et *Les Larmes d'Ulysse*, à Jack London et ses romans : *Michaël, chien de cirque*, *Jerry, chien des îles* et *Croc-Blanc*. Et, du même, n'oublions pas *L'Appel de la forêt* et le chien Buck, croisement de saint-bernard et de colley.

Les expressions avec le mot « chien » foisonnent également. Je m'en tiendrai à Estelle-Sarah Bulle, l'autrice d'un récent *Là où les chiens aboient par la queue*, une expression dans le créole guadeloupéen suggérant un trou perdu, un endroit éloigné de tout.

\*

Mais arrêtons-nous à Simak, Boulgakov et à quelques écrivains dont j'aimerais brièvement vous entretenir.

Fils d'un immigré tchèque, né en 1904 dans le Wisconsin et décédé en 1988, Clifford D. Simak est l'auteur d'une cinquantaine de romans et recueils de nouvelles. Il est, avec Isaac Asimov, Arthur C. Clarke ou Robert Heinlein, l'un des grands écrivains de l'âge d'or de la science-fiction. Demain les chiens, dont je vais vous parler, est d'ailleurs considéré comme l'un des chefs-d'œuvre du genre. Pas étonnant alors qu'un Michel Houellebecq ait écrit : « Ne serait-ce que pour Demain les chiens, Clifford Simak mérite de rester dans l'histoire littéraire. » Un astéroïde découvert en 2003 porte même son nom !

Mais de quoi s'agit-il dans ce recueil de huit nouvelles, d'abord publiées, entre 1944 et 1952, dans le magazine américain *Astounding Science Fiction*, et dont la première édition en volume paraît en 1952 chez Gnome Press ?

C'est une suite d'« histoires que les chiens racontent au coin du feu quand le vent souffle du nord. Chaque famille se réunit autour du foyer ; les chiots assis en silence écoutent et, le récit achevé, posent maintes et maintes questions ». Telles que : « C'est quoi, l'homme ? », « C'est quoi une ville ? » ou « C'est quoi, la guerre<sup>8</sup> ? »

Mais la question primordiale qui taraude les chiens est de savoir « si l'homme a existé ». Et le préfacier, on le devine lui-même chien, d'ajouter : « Pour l'heure, faute

---

<sup>8</sup> Clifford D. SIMAK, *Demain les chiens*, Paris, J'ai lu, 2015, p. 9.

de preuve concluante, on s'accorde à répondre par la négative ; l'homme [...] a pu apparaître au tout début de la culture canine comme un être imaginaire, une sorte de dieu radical dont les chiens invoquaient l'aide et vers lequel ils se tournaient en quête de réconfort<sup>9</sup>. »

Le temps nous étant compté, je m'en tiendrai aux nouvelles numérotées trois, quatre et cinq dans le volume et intitulées respectivement « Le Recensement », « Désertion » et « Le Paradis ».

Dans « Le Recensement », Richard Grant, le recenseur chargé « d'évaluer la population humaine. Non seulement son nombre, mais aussi son organisation, ses idées et ses actes<sup>10</sup> » (je vous rappelle que ce sont les chiens qui se racontent ces légendes), Grant croise Nathanaël, un chien qui répond à son salut. Il croit d'abord à « un canular, du ventriloquisme, peut-être » mais, ne voyant personne, doit bien admettre que le chien parle la même langue que la sienne. Certes, il y a beaucoup de mots qu'il ne prononce pas encore correctement... mais il parle et emmène le recenseur chez Bruce Webster, et Jenkins, le robot qui s'occupe de la maison, apporte le whisky et parle également. Le soir venu, il est question de mutants avec lesquels Grant travaille, expliquant que « Des aspects culturels inédits sont apparus : des formes littéraires portant l'empreinte indéniable de personnalités nouvelles, des musiques dégagées des modes traditionnels d'expression, des œuvres d'art différant de tout ce qu'on a pu voir par le passé. Le tout anonyme... ou du moins sous pseudonyme<sup>11</sup> ».

Quant à Bruce Webster, il est chirurgien et biologiste, et c'est lui qui dote les chiens d'un appareil phonatoire et entend former avec eux une nouvelle espèce qui présiderait à la destinée de la Terre. « Les chiens ont du caractère, dit-il. On le sent. Il n'y en a pas deux qui présentent une personnalité et un tempérament identiques. Ils sont aussi plus ou moins intelligents. Voilà bien tout le nécessaire : une personnalité consciente et un certain degré d'intelligence. Il ne leur a manqué qu'une chance équitable. Ils avaient deux handicaps : ne pouvoir ni parler ni marcher debout. [...] Hormis la faculté de préhension et le don de la parole, nous pourrions être les chiens, et les chiens, les hommes<sup>12</sup>. »

C'est Bruce encore qui dit à Nathanaël de penser en chien et de se garder des pensées humaines : « Il y a beaucoup de choses que les chiens savent et pas les hommes<sup>13</sup>. » Sachez encore que le chien accompagnera le recenseur, à la découverte des fourmis ou de Joe, mutant doué de pouvoirs télépathiques.

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 97-98.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 108.

La nouvelle se termine par cet échange entre Grant et Nathanaël : « Écoute bien, peut-être que les hommes ne resteront pas toujours comme aujourd'hui. Qu'ils changeront. Alors, vous devrez reprendre le flambeau et mener le rêve à son terme. Vous devrez agir comme si vous étiez humains. Nous, les chiens, on fera ça, lui promet Nathanaël<sup>14</sup>. »

« *Désertion*, écrira le préfacier, est sans doute le plus riche des huit (contes), ainsi que le meilleur candidat à une lecture attentive et méditative ». . . n'oubliez pas qu'il s'adresse aux chiens et aux chiots !

On y voit un homme, Kent Fowler, se faire transformer en « Galopeur » et emmener, sur Jupiter, son chien Sultan qui a subi la même conversion que son maître. D'autres y sont partis avant eux et n'en sont jamais revenus. Pourquoi ? C'est ce que découvrira Fowler : devenus galopeurs, lui et son chien se voient doués des mêmes facultés inimaginables et se parlent d'égal à égal, partant à la recherche de nouvelles civilisations, de la beauté et de la compréhension de cette beauté. Comme leurs prédécesseurs, ils resteront sur Jupiter, l'un ne souhaitant pas être rechangé en chien, « et moi, en homme », dira Fowler.

« Désertion » – pardonnez-moi cette digression, et ce ne sera pas la seule – me fait penser à ce fragment de *Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé l'Homme* où Descartes affirme qu'un homme métamorphosé en chien exercera toutes les fonctions d'un canidé. Voici :

En sorte que si vous allongez les oreilles d'un docteur en Sorbonne, que vous le couvriez de poils et que vous tapissiez sa narine d'une grande membrane pituitaire, au lieu d'éventer un hérétique, il poursuivra un lièvre et ce sera un chien.

– Un chien !

– Oui, un chien. Et que si vous raccourcissez le nez du chien . . .

– J'entends le reste : assurément ce sera un docteur de Sorbonne, laissant là le lièvre et la perdrix et chassant à voix l'hérétique<sup>15</sup>.

Autre digression qui nous emmène chez Miguel de Cervantes et le XVII<sup>e</sup> siècle, *Le Colloque des chiens*, publié en 1613 ; un récit intégré dans l'une des *Nouvelles exemplaires* et réédité à La Part Commune en 2014.

Deux chiens, Berganza et Scipion, se découvrent doués de la parole et engagent, une nuit durant, la conversation devant l'hôpital qu'ils sont supposés garder. Ainsi

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>15</sup> Christian ROCHE et Jean-François BARRIERE, *Le bestiaire des philosophes*, Paris, Seuil, 2001, p. 40-41.

Berganza raconte-t-il sa vie, depuis sa naissance dans une boucherie jusqu'à son poste de gardien d'hôpital. Des mésaventures et des péripéties qui sont, en réalité, une satire de la société espagnole de l'époque, et je cite *La Bibliothèque numérique francophone accessible* où d'abord j'ai découvert ce texte : « De ces péripéties mâtinées d'humour, les deux chiens tirent un dialogue, mi-badin mi-philosophique, dont la nature humaine sort quelque peu écornée. »

Mais revenons-en à Simak et au « Paradis », la troisième nouvelle retenue, qui conte le retour de Kent Fowler, désormais « campé sur ses grosses pattes ». Certes, il éprouve du « dégoût à la perspective de retrouver l'état d'homme. De retrouver toute l'inadéquation de ce corps et de cet esprit humains<sup>16</sup> ». Mais cinq années plus tard, il est poussé par le devoir et le besoin de raconter, espérant que tous les hommes fassent comme lui... au risque de voir la race humaine s'éteindre. Fowler retournera chez les hommes, même si Sultan lui avait pourtant confié son sentiment de solitude future.

Robert Silverberg, qui accompagnait l'édition de 1996 et avait fréquenté Simak, rapporte la déclaration suivante de l'auteur : « J'ai écrit cette série par dégoût envers les massacres et pour protester contre la guerre [...]. J'éprouvais de la nostalgie pour le passé que nous avons perdu, et le futur que nous venions de perdre... J'ai fait des robots et des chiens les gens avec lesquels j'aurais aimé vivre<sup>17</sup>. »

\*

Avec « Le Chien », une nouvelle d'Éric-Emmanuel Schmitt figurant dans *Les Deux Messieurs de Bruxelles* (Albin Michel, 2012), on découvre une complicité similaire à celle entretenue par les Sultan et Fowler de *Demain les chiens*.

C'est l'histoire de Samuel Heymann, un médecin à la retraite qui se suicide cinq jours après la mort de son chien, un beauceron prénommé Argos. Une mort causée par un chauffard probablement ivre.

Argos, on le sait, est le nom du chien d'Ulysse ; le seul qui, après vingt ans d'absence, reconnaîtra son maître lors de son retour à Ithaque. Le manuscrit – écrit par Samuel Heymann et que découvrira le narrateur quelque temps plus tard – raconte pourquoi cet homme, depuis son retour des camps de concentration, avait à chaque fois remplacé un chien par un autre de la même race et physiquement identique.

Sans entrer dans les détails de cette nouvelle – que j'ai trouvée émouvante et chargée d'humanisme –, sachez qu'on y découvrira la vie d'un jeune homme, devenu plus tard médecin, Samuel, dénoncé parce que juif, mais qui trouvera, dans les

---

<sup>16</sup> Clifford D. SIMAK, *op. cit.*, p.152.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 347.

agissements d'un chien de capo, la force de vivre malgré tout. « Chacun, avait écrit Samuel Heymann, n'espérait de la vie que la compagnie de l'autre<sup>18</sup>. »

Sachez encore qu'au retour de « l'Abominable », Samuel avait un jour croisé Maxime de Sire, le notable de la région mais aussi le mouchard, et qu'il s'en était failli de peu que Samuel le passe par les armes. Quant à Argos, le chien qu'il avait ramené d'Auschwitz, il n'avait nullement déchiqueté de Sire, mais lui avait donné un coup de langue, avait jappé et s'était mis « à courir autour de lui, enthousiaste, lui signifiant qu'il était prêt à jouer<sup>19</sup> ». Le chien avait eu raison, il avait estimé que Maxime de Sire était un homme, malgré ses agissements néfastes. Et celui qui deviendra le médecin retraité avait, semble-t-il, retrouvé Dieu dans le regard d'un chien et la notion de pardon.

Samuel Heymann avait également écrit ceci dans son manuscrit qu'il destinait à sa fille Miranda, celle-ci ignorant le passé douloureux de son père :

« Argos fut mon sauveur. Argos fut mon gardien. Argos fut mon guide. Le respect de l'homme, je l'ai appris d'Argos. Le culte du bonheur, je l'ai appris d'Argos. Le goût du moment présent, je l'ai appris d'Argos.

On ne peut pas avouer publiquement ces choses-là : quiconque clamerait qu'un chien lui enseigna la sagesse passerait pour débile<sup>20</sup>. »

Le médecin s'était suicidé, trop âgé, pensait-il, pour survivre à un nouvel Argos qu'il ne voulait pas laisser parmi les hommes que Samuel, s'il restait seul, allait de nouveau haïr. « Si les hommes, avait-il encore écrit, ont la naïveté de croire en Dieu, les chiens ont la naïveté de croire en l'homme<sup>21</sup>. »

\*

Mais tous les chiens n'ont pas, en littérature, cette sagesse-là. Celui que dépeint Mikhaïl Boulgakov est à ranger parmi les monstruosité.

*Cœur de chien* est une nouvelle satirique de Boulgakov, écrite en 1925, à paraître la même année dans la revue *Nedra (Les Entrailles)*. Hélas, elle fut jugée contre-révolutionnaire et ne parut, en URSS, qu'en 1987, dans le numéro six du journal *Znamia*. Elle était cependant déjà parue en anglais, en 1968, et en français, chez *Champ libre*, en 1971. La traduction dont je me suis servi est celle de Vladimir Volkoff, parue au Livre de poche en 1999. (Cependant, une traduction bien meilleure, mais découverte trop tardivement, est parue en 2019 chez Ginkgo éditeur<sup>22</sup>. Elle est due – et je vous la

---

<sup>18</sup> Éric-Emmanuel SCHMITT, *Les Deux Messieurs de Bruxelles*, Paris, Le Livre de poche, 2013, p. 109.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>22</sup> Mikhaïl BOULGAKOV, *Cœur de chien*, traduit du russe par Alexandre Karvovski, Paris, Ginkgo, 2019.

recommande vivement – à une connaissance, le poète Alexandre Karvovski, mort à Moscou en 2004, fauché, comme le chien de Samuel Heymann, par une voiture que conduisaient des ivrognes.)

Mais que raconte cette nouvelle ?

C'est l'histoire d'un célèbre chirurgien, le professeur Philippe Philippovitch, qui décide de greffer, sur un chien qu'il appellera Bouboul, l'hypophyse et les testicules d'un homme. Opération complexe s'il en est, mais bientôt le chien se redresse sur ses pattes, apprend à parler et prend toutes les apparences d'un être humain. Si ce n'est que, contrairement à ceux rencontrés chez Simak et E.E. Schmitt, ce chien-là, transformé en humain, est grossier et incontrôlable. Recruté par le gouvernement et nommé directeur de la sous-section d'épuration de la Gestion communale de Moscou, il sera l'homme des basses besognes, en charge, par exemple, de l'éradication des chats et allant même jusqu'à réclamer, au nom des nouvelles lois en vigueur, l'appartement du professeur.

Mais revenons dans cet appartement. Une nuit, après de nouvelles altercations avec Bouboul, devenu Monsieur Bouboulov, son assistant et Philippe Philippovitch décident de l'opérer, espérant qu'il retrouve sa nature canine. Ce qui fut heureusement fait.

Alors que les chiens de Simak avaient avantageusement remplacé l'homme, celui de Boulgakov (certes, greffé avec les organes d'un voyou alcoolique et sans scrupule) s'était révélé un monstre... et le professeur Philippovitch d'en tirer les leçons de ses manipulations.

Ce chien errant, avant qu'il soit entre les mains du chirurgien et greffé, était pareil à ceux dont parle Baudelaire dans « Les bons chiens », l'un des *Petits poèmes en prose*. « J'invoque la muse familière, a-t-il écrit, [...] qu'elle m'aide à chanter les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés, ceux-là que chacun écarte, comme pestiférés et pouilleux, excepté le pauvre dont ils sont les associés, et le poète qui les regarde d'un œil fraternel<sup>23</sup>. »

Boulgakov demeure le plus lucide des chroniqueurs satiriques de cette époque totalitaire et la transformation du chien est devenue le symbole de la corruption et de la dégradation sous le régime soviétique. Quant à Clifford D. Simak, il était, lui, un révolté devant la guerre et la bombe atomique.

Une remarque encore à propos de *Cœur de chien* : Mikhaïl Boulgakov a interrompu ses activités de médecin en 1925 pour se consacrer exclusivement à l'écriture. L'amateur, que je suis resté, de l'Histoire de la médecine, s'est souvenu du docteur Serge Voronoff (1866-1951), un chirurgien français, mais d'origine russe, qui, dans les

---

<sup>23</sup> BAUDELAIRE, *op. cit.*, p. 210.

années 1920, s'était rendu célèbre pour ses greffes de testicules de singes sur les hommes et ses études sur le rajeunissement. Les premières transplantations de Voronoff s'étaient faites à partir de testicules de criminels exécutés, et la première à partir des glandes de singe, le 21 juin 1920. En 1923, le Congrès international des chirurgiens réuni à Londres lui rendit un hommage nourri. Je suis prêt à penser – les spécialistes de Boulgakov devraient être interrogés – que le personnage de Philippovitch, chirurgien réputé à Moscou pour ses cures de rajeunissement, fut vraisemblablement inspiré par la personne de Serge Voronoff.

Cela dit, et nouvelle digression, le roman de George Orwell, *La Ferme des animaux* (titre original : *Animal Farm: A Fairy Story*, 1945), est à rapprocher de *Cœur de chien* parce qu'il s'agit là aussi d'une satire politique ; un texte dans lequel s'établit un parallèle entre la révolution des animaux, la révolution russe et son évolution jusqu'au stalinisme dévastateur.

Sage l'Ancien, le plus vieux des cochons (qui mourra peu de temps après) incite les animaux à la révolte et à chasser le fermier Jones (le tsar Nicolas II). Le roman se termine par ce constat : les animaux eux-mêmes ne peuvent distinguer les cochons gras d'avec les humains.

Filou, Fleur et Constance, les chiens qui avaient participé à l'insurrection première, mourront de vieillesse au cours du roman. Quant à leurs neuf chiots, ils seront sous la coupe de Napoléon (allégorie de Staline), lui serviront de garde rapprochée et ils chasseront, de la ferme, Boule de Neige (le seul cochon qui soit pour l'égalité, allégorie de Léon Trotski). Ces chiens sont, faut-il le dire, à l'image de la police soviétique (NKVD), chargée par Staline d'éliminer alors ses rivaux.

\*

Notre littérature française de Belgique n'est pas en reste et s'est parfois intéressée au chien, qui s'installe dès lors dans le titre même de certains romans.

Ainsi en est-il du *Chien-chien à sa mémère* d'André Baillon (Finitude, 2013), du *Chien* d'Eugénie De Keyser (Gallimard, 1964), de *La Maison dont le chien est fou* de Françoise Mallet-Joris (Flammarion/Plon, 1997), de *L'Homme que les chiens aimaient* d'Éva Kavian (OnLit, 2016), et bien sûr du *Chien jaune* de Simenon (Presses Pocket, 1976).

Notre consœur Caroline Lamarche est, quant à elle, l'autrice de *La Chienne de Naba* (Gallimard, 2012) et d'un premier roman dont vous vous souvenez certainement, *Le Jour du chien*, paru chez Minuit en 1997. Rappelez-vous ce chien qu'auront croisé six personnages bien différents les uns des autres : du camionneur au jeune cycliste en passant par le prêtre, celle qui s'en va à un rendez-vous de rupture ou cette Anne et sa

mère. Autant de points de vue sur ce qui n'est en soi qu'un simple fait divers, un chien aperçu sur l'autoroute et probablement abandonné par son maître. Mais un chien qui donnera à chacun des protagonistes une leçon sur leur propre condition, comme le fit Argos dans *Les Deux Messieurs de Bruxelles*. Ainsi, et je ne citerai que lui seul, le prêtre en proie aux tentations de la chair qui confessera, pour son combat avec l'ange (c'est le titre du chapitre) : « un chien fou, un chien perdu, un chien galopant, la mort aux trousses, voilà ce que je suis<sup>24</sup> ».

J'ai lu autrefois *La Chienne de Naba* et, si ma mémoire est bonne, je ne crois pas y avoir croisé de chienne ou de chien, mais certainement une narratrice en quête du mot « amour ». Et Caroline Lamarche de clore ce volume par cette phrase : « J'écris. Je cherche la phrase capable de contenir ce que je sais de l'amour<sup>25</sup>. » Le livre s'ouvre cependant sur une légende amérindienne où l'on apprend comment la femme serait venue sur terre pour aider l'homme qui chaque jour quittait sa maison en quête de nourriture. À son retour, la « maison était bien rangée et le repas prêt ». Intrigué par la chose, il s'aperçut que « la chienne avait ôté son vêtement, sa peau, et qu'elle était déjà occupée à moudre le maïs et à préparer les tortillas [...] Elle s'était transformée en femme<sup>26</sup> ». Mais un jour, ils se disputèrent, il prit sa machette et la découpa en petits morceaux. « C'est ainsi, dit la légende, que l'homme et la femme eurent des enfants<sup>27</sup>. »

Si le chien que dépeint Mikhaïl Boulgakov est à ranger parmi les monstruosité, celui de Roger Foulon n'est en fait qu'un simple voleur de miches... encore que !

Ce conte, intitulé *Le Chien du Petit Monde*, est inspiré par les paysages de Torgnon en Val d'Aoste. C'est une édition très rare, seuls 55 exemplaires ont été imprimés sur la presse artisanale de l'auteur. Et l'histoire en est celle-ci.

Une fresque, qui devait représenter saint Roch, son chien et quelques personnages secondaires, avait été commandée à Marcelino pour l'oratoire de Triatel. Le peintre avait mis beaucoup de temps à œuvrer, mais « Il s'était mis à dessiner le chien [...] un chien quasi rendu au sauvage, un peu pareil à ces bêtes abandonnées qui vivent de rapines auprès des écart. Le molosse venait bien<sup>28</sup> ».

Si ce n'est que Marcelino bascula un jour de son échafaudage et mourut. Les neiges tombèrent en abondance dans la région et ceux qui, isolés, habitaient le lieu-dit le Petit Monde, de l'autre côté de la gorge, furent alors les témoins de faits curieux. Un grand chien roux, qu'ils ne connaissaient pas, rôdait dans le village sans qu'on ne puisse le saisir. « À croire, écrit Foulon, ce chien doté d'ailes lui permettant de franchir d'un

---

<sup>24</sup> Caroline LAMARCHE, *Le Jour du chien*, Paris, Minuit, 1997, p. 34.

<sup>25</sup> Caroline LAMARCHE, *La Chienne de Naba*, Paris, Gallimard, 2012, p. 198.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p.12.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>28</sup> Roger FOULON, *Le Chien du Petit Monde*, Thuin, Éditions du Spantole, non paginé.

bond les précipices<sup>29</sup>. » Des miches disparaissaient régulièrement sans qu'on connaisse l'auteur de ces vols. (Petite parenthèse, si « miche » désigne en France un gros pain rond, en Suisse et en Belgique, il s'agit d'un petit pain rond !)

Mais un jour, Natalia, la fille d'Emilio, qui s'était rendue à Triatel, « rentra tout apeurée ». Le chien roux « qui hantait le *Petit Monde* depuis des semaines l'avait frôlée en grondant et en montrant ses crocs ». Or Emilio, lui, avait bien vu la fresque presque achevée : seule manquait la miche dans la gueule du chien. Et il voulut aller vérifier, croisant au passage cet énorme chien avec « dans la gueule une masse noire » et, chemin faisant, s'apercevant que la neige était parsemée de marques étoilées, « celle d'un chien : gros bourrelet à l'arrière et quatre oves en trèfle, formant fleurs partout<sup>30</sup> ». Arrivé devant l'oratoire, il fut contraint de constater que le chien roux était bien à sa place auprès de saint Roch. Mais l'animal semblait plus vivant que nature, essoufflé et tenant un pain rond dans sa gueule. Quant à Roch, il tendait la main vers cette miche.

Le chien de Roger Foulon était certes un voleur, mais peut-être l'était-il pour la bonne cause.

\*

J'ai évoqué Boulgakov, j'aurais pu citer, simplement pour le titre, Anton Tchekhov et son récit, *La Dame au petit chien*, paru en 1899 ; une nouvelle dont Vladimir Nabokov disait qu'elle était une des meilleures jamais écrites. Elle a été adaptée au cinéma plus d'une fois et notamment par Nikita Mikhalkov, sous le titre *Les Yeux noirs* (1987), avec Marcello Mastroianni. La cinéaste s'étant, en réalité, inspirée de plusieurs nouvelles de Tchekhov (dont *Ma femme* et *Anne au cou*).

En cure à Yalta, Dmitri Gourov, qui avait remarqué la jeune et séduisante dame au petit chien, « attira doucement le loulou, écrit Tchekhov, et quand celui-ci approcha, il le menaça du doigt. Le chien grogna. Gourov répéta le geste. La dame l'aperçut et baissa les yeux : Il ne mord pas, dit-elle en rougissant<sup>31</sup> ». Leur histoire d'amour commençait... avec un os donné au chien.

Mais pour rester dans le domaine du fantastique et à Saint-Pétersbourg, c'est encore un auteur russe que je voudrais brièvement citer : Ivan Tourgueniev et son récit, *Le Chien*, publié en mars 1866 dans la *Gazette de Saint-Pétersbourg*.

---

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> Anton TCHEKHOV, « La Dame au petit chien », in *La Steppe et autres œuvres*, Paris, France Loisirs, p. 657.

Porphyre Kapitonitch, un ancien hussard et propriétaire terrien, raconte qu'il a autrefois vécu un phénomène surnaturel. Une fois couché, il entend un chien remuer sous son lit, mais, la bougie rallumée, il ne voit rien. « La bougie éteinte, le chien se manifeste de manière plus bruyante que jamais, grattant le sol de ses pattes et renversant une chaise<sup>32</sup>. » Cependant, la bougie une fois encore rallumée, toujours rien, ni sous le lit ni dans la chambre. Un sage consulté propose de prier les saintes icônes, mais il achètera un chiot qui, quelque temps après, se fera dévorer par la « bête monstrueuse ». Porphyre Kapitonitch aura ainsi la vie sauve.

Tourgueniev publiera d'autres récits où apparaissent les chiens : *Mon chien Pégase* (1871) ou *Les Mémoires d'un chasseur* dont la première phrase est celle-ci : « Les chasseurs aiment vanter les mérites de leurs chiens, à exalter leurs talents ; c'est une manière indirecte de s'adresser des louanges à eux-mêmes. »

\*

« Je crains l'entre chien et loup quand on ne cause pas », disait Mme de Sévigné. Quant à moi, je crains d'avoir déjà parlé trop longtemps et j'en resterai là, sans évoquer ce chien roux, « orangé », écrira-t-elle, qui inaugure les pages de *L'Après-midi de Monsieur Andesmas* de Marguerite Duras.

Oui, j'en resterai là, non sans vous confier ce qu'avait dit un professeur de philosophie et psychanalyste à l'une de nos consœurs : « J'aimerais tellement, lui avait-il confié, qu'une femme ait pour moi le même regard intense – de passion et de peur d'abandon – qu'a ma chienne pour moi quand je quitte la maison et la vois seule sur le perron, ses yeux braqués sur moi<sup>33</sup>. »

Pour ma part, oserais-je vous avouer avoir quitté ce matin la maison sans vraiment comprendre ce que les yeux de Béatrice avaient à me dire. S'agissait-il de reproche ou d'acquiescement ? Allez savoir !

Copyright © 2025 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Yves Namur, *Des chiens, des chats... et des livres (de Clifford D. Simak à Mikhaïl Boulgakov... et quelques autres)* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2025. Disponible sur : <www.arllfb.be>

---

<sup>32</sup> TOURGUENIEV, cité dans un document du Club culturel belgo-russe, 2019.

<sup>33</sup> Courriel de D.B., 16 février 2025.